

DR. PATRICK MAIRE

CHIRURGIEN- ENTREPRENEUR PAR PASSION

PASSIONNÉ, LE DOCTEUR PATRICK MAIRE L'EST À PLUS D'UN TITRE : L'AFRIQUE, L'AMOUR DES ANIMAUX, LES LONGS MÉTRAGES VIDÉO, ETC. MAIS LE PLUS INHABITUEL, C'EST L'ALLIANCE ENTRE SES PASSIONS POUR L'ORTHOPÉDIE MINI-INVASIVE ET L'ENTREPRENEURIAT. ENTRETIEN.

Chirurgie et entrepreneuriat : comment conciliez-vous ces deux univers ?

Mon parcours de médecin et d'entrepreneur est un peu particulier, en effet. Mais cela fait partie de ma personnalité depuis toujours. Suite à ma formation médicale, quand j'ai obtenu mon titre de chirurgien spécialisé en orthopédie, j'ai décidé de m'installer dans le bureau que j'occupe toujours actuellement et où je donnais déjà mes consultations il y a 20 ans. J'opérais à l'hôpital public de la région et à la clinique de la Prairie pour ma patientèle privée.

Côté entrepreneurial, j'avais envie de développer et d'agrandir mon cabinet, ce qui s'est fait petit à petit. Quelques années après, j'ai ouvert un centre de physiothérapie pour permettre une prise en charge plus globale de mes patients. J'ai fini par créer la clinique CIC Riviera à Clarens en 2007. Oui, c'était une période de vie bien remplie ! Côté entrepreneur, je suis quelqu'un qui aime les défis.

Qu'est-ce qui vous a motivé à prendre des risques pour créer la clinique CIC Riviera ?

C'est vrai que j'ai fait des choses qui, à l'époque, étaient novatrices. J'aime ce qui est nouveau, autant dans les techniques opératoires que dans la manière d'entreprendre ; je ne voulais pas être la énième clinique standard de Suisse. À l'époque, tout le monde me prenait pour un fou.

En 2005, opérant dans le secteur public, j'estimais que la qualité de prise en charge des hôpitaux n'était pas optimale et que les cliniques privées étaient réservées à une patientèle au bénéfice d'assurances privées. À l'époque, les cliniques privées ne disposaient pas, comme aujourd'hui, de divisions communes. Mon challenge était donc d'ouvrir une clinique qui serait accessible à Monsieur et Madame Tout-le-Monde. On me surnommait Winkelried* à l'époque ! Les grands groupes d'assureurs refusaient de me rembourser, me disant qu'assurer ainsi des soins de qualité n'était pas possible.

Moi, je croyais à mon concept. J'ai pris de gros risques financiers et me suis lancé

quand même. C'était un gros pari, mais qui correspondait à mon tempérament. Je voulais créer, dans mon domaine, quelque chose de novateur sur la Riviera.

C'est là que l'entrepreneur rejoint le chirurgien ?

Dans ma vie professionnelle, je n'imaginai pas un seul instant que je n'opérais que des patients au bénéfice d'une assurance privée. Ça, jamais ! Je voulais pouvoir opérer tout le monde. J'habite un tout petit village de campagne dans la Broye où il n'y a que 7% de patients qui sont assurés en privé. Or, je pense que chaque patient mérite une qualité de prise en charge et de relation avec son médecin qui soit la meilleure possible.

J'avais la chance de travailler à la fois dans le domaine public et dans le domaine privé, et de me rendre compte des forces et des faiblesses des deux systèmes. Je me suis dit qu'il y avait là moyen de faire de la bonne médecine pour tout le monde à des prix corrects. Un idéal professionnel, en quelque sorte. Pour moi, le luxe c'est la qualité des soins, pas le marbre au sol.

L'autre intérêt réside dans le fait que plus vous pratiquez, meilleur vous êtes. Il y a une différence entre faire dix prothèses de hanche par année et en faire 100. Dans ce contexte, pouvoir opérer tout le monde nous donne un avantage de savoir-faire dans la pratique médicale que nous n'aurions pas si nous étions plus... sélectifs.

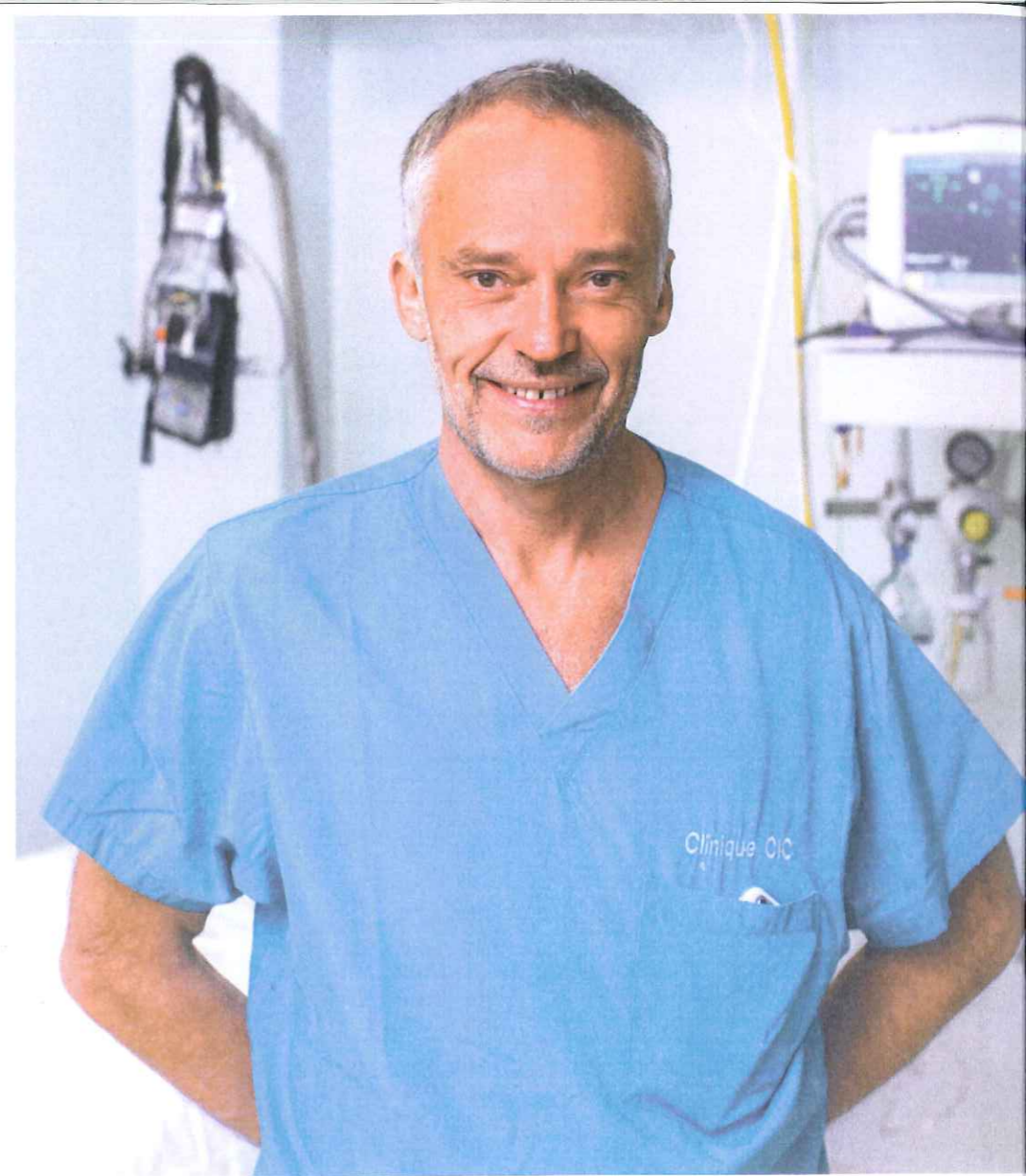
De plus, la formation actuelle des chirurgiens est de plus en plus spécialisée. Lorsque j'étais, il y a 30 ans, maître-assistant, c'était des 120 - 160 heures par semaine. On rentrait en salle le vendredi, on opérait souvent la nuit, on sortait le lundi matin. Donc on avait la possibilité d'opérer énormément, ce qui d'ailleurs, n'était pas optimal au niveau sécurité. Avec les 54 heures par semaine qu'ont les maîtres-assistants aujourd'hui, on n'arrive pas à faire le même nombre d'opérations. Ma formation intensive explique que ma pratique est globale : j'interviens aussi bien à l'épaule qu'au pied, à la hanche ou au genou.

D'où vient votre intérêt pour la chirurgie la moins invasive possible ?

J'aime ce qui est nouveau en général, notamment les techniques nouvelles. L'opération que je pratique avec le plus de spécificités est la prothèse de hanche AMIS** (Anterior Minimally Invasive Surgery). C'est une technique que je pratique depuis une dizaine d'années, je pense avoir été l'un des premiers à l'avoir introduite, notamment en Suisse romande. Au début, c'était assez pointu et je me suis formé auprès du Pr. Laude à Paris et du Dr. Moreau.

Au départ, il fallait choisir ses patients ni trop dodus, ni trop musclés pour des raisons techniques. Petit à petit, je suis parvenu à élargir mes critères et aujourd'hui, tout le monde peut bénéficier de cette intervention. On arrive même à pratiquer des changements de prothèses par ce biais. Nous avons de plus en plus de patients qui viennent pour bénéficier de notre savoir-faire des techniques « Minimal Invasive », même de France voisine. À croire que le bouche-à-oreille nous est favorable !

* Arnold Winkelried est un héros légendaire suisse qui aurait permis, par son sacrifice, à la Confédération suisse de remporter la bataille de Sempach en 1386.
** AMIS est une technique chirurgicale qui vise à réduire les risques d'atteintes aux muscles et aux nerfs durant l'opération et permet une récupération rapide des patients.
*** Losinger Marazzi réalise actuellement l'agrandissement et la rénovation de la clinique CIC Riviera à Clarens.



Aujourd'hui, la clinique CIC Riviera* s'agrandit. Un nouveau pari sur l'avenir ?**

Nous sommes sept orthopédistes et nous avons aussi un chirurgien généraliste, un chirurgien ophtalmologue et un chirurgien de la main, soit un panel relativement large de spécialistes. Nous avons commencé avec six lits stationnaires et six lits ambulatoires. Aujourd'hui, avec dix lits stationnaires, notre structure est encore beaucoup trop petite. Donc nous avons entrepris de grands travaux pour changer d'échelle avec 44 chambres et 15 lits en ambulatoire. Nous avons actuellement deux blocs opératoires et nous allons passer à cinq.

Dans le cadre de l'évolution de la planification hospitalière, notre clinique est reconnue depuis 2012 au plan cantonal comme établissement sanitaire d'intérêt public. Avec l'hôpital Riviera qui sera transféré à Rennaz, nous avons ici à Clarens

une position intéressante pour les patients comme pour les médecins. Nous nous re-dimensionnons pour être une structure hospitalière de proximité.

Nous demeurerons, malgré tout, une petite structure à visage humain. Pour moi, c'est essentiel de conserver cet état d'esprit, cette qualité relationnelle que recherchent nos patients, à parité avec la qualité des soins. Cela se ressent aussi dans la motivation de nos collaboratrices et collaborateurs, ainsi que dans la satisfaction que manifestent nos patients. C'est une récompense et un encouragement qui n'ont pas de prix pour toute notre équipe.

Vous reste-t-il encore du temps pour vos autres passions ?

Plus beaucoup, hélas ! Cela dit, j'envisage de retourner bientôt en Afrique australe rejoindre mon fils à qui j'ai communiqué ma passion pour ce coin de notre planète.